

## AVANT-PROPOS

Antonio GONZALES

Université de Bourgogne Franche-Comté – (ISTA EA 4011)

antonio.gonzales@univ-fcomte.fr

Les textes réunis dans cet ouvrage devaient être initialement le résultat d'un colloque qui eut dû se tenir à l'université d'Oviedo du 19 au 21 novembre 2015. Il n'en fut rien, car María Amparo Pedregal Rodríguez qui voulait qu'on l'appelle simplement Amparo est décédée à Madrid en retournant chez elle après un colloque à Murcie. La mort brutale qui a surpris Amparo nous a laissés orphelins et sans l'aide de ses collègues et de ses étudiantes de doctorat, l'ouvrage que nous proposons aujourd'hui n'aurait jamais pu voir le jour.

C'est donc un hommage à sa mémoire que les contributions réunies ici veulent apporter à celle qui fut une collègue, mais aussi une amie à l'enthousiasme toujours entier et, je dirais, « militant » ; militant pour la cause des femmes, contre les injustices sociales et pour un idéal de paix et de solidarité, valeurs qui pour Amparo n'étaient pas de la rhétorique mais des convictions qui étaient profondément ancrées dans son histoire familiale. Son engagement sans relâche a contribué à faire rayonner l'héritage scientifique et méthodologique que la génération précédente avait fondé sous un franquisme qui n'avait pas encore rendu son dernier souffle. Avec ses collègues, elle a contribué à faire de son université un des centres du rayonnement scientifique espagnol dans le domaine des sciences de l'Antiquité en investissant les nouveaux chantiers méthodologiques et épistémologiques de l'histoire ancienne en se nourrissant des approches anthropologiques, politistes et sociales des études anglo-saxonnes et européennes. Cheville ouvrière avec ses collègues du nord-ouest péninsulaire des avancées conceptuelles et historiographiques dans le domaine des études de genre, elle a contribué à faire des études espagnoles sur ce thème un des principaux moteurs du renouvellement des problématiques. Ses études sur les formes de dépendances féminines tant sociales et économiques que culturelles et religieuses lui ont offert la possibilité de

*Praxis e Ideologías de la Violencia.*

*Para una anatomía de las sociedades patriarcales esclavistas desde la Antigüedad*

croiser esclavage, féminité et christianisme dans des publications qui ont fait date et qui animent toujours les débats historiographiques. Le colloque qui aurait dû se tenir à Oviedo devait permettre d'exposer de nouvelles pistes de recherche en confrontant, au plus près des sources, nos lectures traditionnelles aux lectures critiques dont les études de genre constituent un aspect essentiel.

C'est pourquoi Amparo avait proposé comme thème de ce XXXVIII<sup>e</sup> colloque international du GIREA *Praxis et Idéologies de la Violence. Pour une anatomie de la dépendance dans les sociétés patriarcales esclavagistes, depuis l'Antiquité*. On retrouve dans ce titre les mots-clés des domaines d'exploration scientifique qui étaient chers à Amparo et qu'elle a voulu proposer comme champ d'étude aux participants du GIREA.

En partant du constat que la violence est d'abord inhérente à la domination d'un être (ou de plusieurs) sur un ou plusieurs en conscience ou non, l'attention était attirée sur les problématiques, a priori redondantes, des formes de dépendance et des structures sociales esclavagistes qui peuvent se manifester sous des formes multiples :

- violence explicite – physique – employée par celui qui a le pouvoir et la possibilité de l'exercer publiquement ou chez soi. Mais cette violence est aussi celle de celui qui y recourt pour se « libérer » de son statut de dépendant ;
- violence émotionnelle et contrôle coercitif par privation de la liberté d'action et de pensée. Ce sont des violences moins évidentes, et pour cela, elles peuvent être exercées d'une façon plus utilitaire que la violence physique. C'est de cette façon que l'on peut annuler les droits élémentaires, et finalement, l'identité de l'être humain entraînant ainsi une « mort sociale » pour reprendre une idée centrale des études d'Orlando Patterson ;
- violence structurale, celle qui donne son sens et justifie un système social, au sein duquel les inégalités de classe, de race et de genre sont nécessaires pour reproduire ledit système. De même qu'elles sont imbriquées dans la représentation idéologique, elles ne sont pas signalées comme forme de violence et ne sont pas dénoncées et punies, mais acceptées comme ce qui fait partie du code de comportements personnels, sociaux, juridiques, politiques... ;
- violence symbolique et métaphorique qui, comme l'esclavage et la dépendance, est là pour « dire » ce que les êtres humains peuvent subir ou exercer. Ce type de violence contribue presque toujours à relativiser la soumission, car il s'agit normalement de collectifs dominés. Cette forme de violence légitime le système patriarcal esclavagiste. Dès lors, la violence peut apparaître comme toute forme ayant une connexion avec d'autres formes de contrainte qui échappent à notre

registre de la force physique ou de la coercition psychologique y compris par la menace. Comme dans presque tous les comportements humains, il y a un composant social et culturel de la violence qui empêche une attribution ontologique ou « naturelle » à la nature humaine.

On l'aura compris, les pistes qu'avaient dessinées Amparo pour susciter notre réflexion avaient été construites en conscience d'une conception de l'histoire comme une discipline rigoureuse, mais aussi comme une discipline dont une des missions est de dire ce qui s'est passé y compris le plus terrible ou le plus ambigu. En cela comme en tout, Amparo faisait preuve d'une grande empathie. Mais attention, son empathie n'empêchait pas une très grande curiosité intellectuelle, une lucidité scientifique et une acribie qui en faisaient une personnalité attachante dont le souvenir nous est précieux.